

## ESTHER RASMÜSSEN

### *Là-bas, d'autres rivages*

L'affreux croque-mitaine était apparu sur le quai du village le lendemain des festivités de la Saint-Jean. J'habite à quelques pas de là, sur la rue Bérangère, qui longe le fleuve. Ma fenêtre en façade donne sur le petit havre – raison, d'ailleurs, pour laquelle j'ai acheté ma maison. Là, dans ce cadre paisible, quand l'humeur du fleuve reflète son bleu de ciel, et même durant ces jours moins avenants, quand il se charge de grisaille, je hisse les voiles de mon imaginaire pour écrire les contes fantaisistes, que je fabrique. Le regard perdu dans le miroitement changeant des flots, je me laisse voguer vers des rives lointaines et inconnues à la recherche d'éventuelles histoires abandonnées sur le sable. Alors, y voir déambuler ce monstre humain à quelques pas de chez moi entravait le bon déroulement de mon écriture. Chaque matin, j'apercevais sa silhouette disgracieuse, qui tantôt claudiquait, tantôt glissait un pied devant l'autre en de vigoureuses enjambées avec je ne sais quelle intention redoutable à me donner la chair de poule.

J'ai interrogé les voisins sur l'identité de l'inquiétant personnage. Or personne ne savait réellement de quel pays venait ce quidam indésirable, bien que certains ouï-dire parlaient d'un marin qui aurait abandonné son navire pour un motif des plus obscurs. J'ai vite

conclu que ce suppôt du diable devait être coupable d'un crime abominable. J'ai donc appelé la police deux ou trois fois, mais rien n'y fit – l'insoutenable calamité restait toujours là.

Les voisins me confièrent qu'en dépit de son allure terrible, le type était, en fait, d'une grande humanité. Je devrais me faire à l'idée que sur la toile tant aimée resterait cette vilaine tache. Pourtant, je ne voyais pas comment sortir de l'impasse où se trouvait maintenant mon inspiration devant cette vision cauchemardesque ! Chaque matin, j'ouvrais les rideaux et je ne voyais que lui. Si cela continuait, j'en tomberais malade. Alors, un matin, face à la page continûment blanche, je m'emportai. D'un pas décidé, je me dirigeai vers lui dans la ferme intention de lui suggérer d'aller traîner plus loin.

Tout de suite, je fus sidérée à la vue de cette fissure lamentable, qui se voulait une bouche disparue sous les boursouflures du visage et qui, incapable de retenir dans sa cavité toute la mesure de sa langue, le faisait bafouiller. Ses paupières gonflées et son teint grisâtre me firent soupçonner qu'il était peut-être malade. Les deux mailloches épaisses et noueuses, qui lui servaient de mains, appuyaient d'une certaine manière ce soupçon vague. Le reste de l'homme était camouflé sous le tissu élimé d'un long manteau, mais il était facile de deviner que son corps était tout courbé. Toutefois, ce qui me surprit le plus de cet homme ne se trouvait pas dans ces défauts de nature ; quand il souleva les paupières pour me saluer, la tête me recula d'un pied tant je fus frappée par la profondeur de son regard d'un bleu de mer infinie.